

Ein procès avouè lè z'ouyès

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **37 (1899)**

Heft 30

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment leurs nobles occupations pour venir jeter sur notre jeunesse un coup d'œil encourageant.

» Incapable, messieurs, de vous peindre à mon gré les jouissances de toute espèce que nous donne cette fête des promotions; permettez-moi d'emprunter et de vous réciter la description qu'en fait Lemierre dans son poème des *Fastes*:

Voici, voici le jour des triomphes classiques;
On court, on vole en foule à ces fêtes publiques.
Etc., etc.

» Tel est, messieurs, le tableau animé que trace le poète français des promotions célébrées alors dans les collèges de son pays. Il manque néanmoins à ce tableau un trait qui nous est propre: je veux dire cet appareil militaire, ce lendemain guerrier, où, tambour battant, drapeau déployé, nous irons faire nos évolutions sur le terrain consacré aux exercices des défenseurs de la patrie.

» Ainsi, autrefois, au tombeau de son aïeul Anchise, Ascagne et sa jeune troupe prélevaient par leurs jeux aux victoires qu'ils devaient un jour remporter sur les troupes de l'Italie... Je vois l'assemblée sourire. Mais je sens ici, à mon côté gauche, battre quelque chose qui m'empêche de me laisser déconcerter. Oui, messieurs, j'insiste: l'ennemi, s'il en est besoin dans notre temps, verra que nous valons au moins nos devanciers; et, comme les enfants de Lacédémone, si nos vétérans chantent:

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

si nos braves soldats répondent:

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve, à tout venant;

moi, je réplique pour tout le Collège:

Et nous un jour le serons,
Qui bien vous surpasserons.

» J'ai dit. »

Il faut avouer que cet écolier *orateur* ne brillait guère par sa modestie.

Dentistes américains. — Les Etats-Unis sont le pays où l'on compte le plus de dentistes. D'après une statistique récente, on ne fabrique pas moins de quatre millions de fausses dents par an là-bas. Annuellement aussi, les dentistes se servent de 1000 kilos d'or et de 3000 kilos de plomb et de platine pour leurs opérations.

La valeur de ces métaux dépasse 5,000,000 de francs.

C'est aux Etats-Unis que se trouve, croyons-nous, le seul cheval portant un ratelier. L'animal, assez jeune encore, appartient à M. Henry Lloyd, de Louisville.

Enfin, il paraît que c'est le sultan d'Hyderabad qui possède le plus riche ratelier, que lui a fait un dentiste de Madras. Il a coûté 18,000 francs.

Ein procès avoué lè z'ouyès.

Petètrè bin que vo n'ài jamé oïu dévezà dè procès dinse; kà, dianstre! vo ditès-vo, on pào bin per hazà avà 'na nièze avoué on vezin rappoo à n'on passàdzo àobin on mitoyen, mà on sè tsecagnè pas avoué lè z'ouyès, lè borés, lè pào, lè dzenehiès et autro z'eimplioumà et cein sarà bin lo premi iadzo qu'on ferrà d'ài z'osés reqairè d'ài mandats et avà à ferrè avoué tè dzudzo, lè z'avocats et lè protieureu!

Vé don vo z'espliquà cein que l'est quand on dit dè cauqon que l'est « ein procès avoué lè z'ouyès »:

Vo sédès prào dierro lè dzouvenos valottets sè redressont quand l'ont tant sàï pou dè moustatse! Et quand l'eim ont iena que piovont recouquelhi àï dou bets, sont adé à la sè trovougni et à la sè tortelhi avoué lo pàodzo et

lo grand d'ài po que cliào recouquelions sè tignont bin adrai et l'est adon que sè crèyont d'ài galés lurons et que font lè fiai, kà sè peinsont que dinse totès lè damuzallès vont lào corattà après po lè z'eimbrassi.

Faut bin derè qu'onna galèza moustatse est oquiè que vo refà on hommo, kà se vo z'ein àï min vo resseimblia à on incurà àobin à n'on bouèbo que va adé à l'écoula et, po on hommo, cein a rudameint poueta façon. Et quand on a onco la barba qu'on pào laissi crètrè dè totès manières, tot suivant se n'idée, lè z'ons sè laissent feinnamente lè favoris, que resseimbliont à cliào z'Anglais que vignont pè châtre; d'ài z'auto ne gardont què n'espèce dè collerette que fà lo tor dè la potta, qu'on djurèrài dè cliào sindzo qu'on vai deim lè ménadzeri; d'ài troisièmes portont lo boque, que cein lè fà resseimblia à d'ài tchivvès; y'ein a que sè laissent on petit bliosset dè pài ào coutset dè la potta d'avau, qu'on derai que lo fratà a aoblià oquiè; pu y'ein a assebin que la sè laissent veni tota granta, coumeint lè sapeu d'ài z'auto iadzo, qu'aviont pè la frimousse quasu atant dè pài qu'à lào bounet. Mà, l'est cliào z'ique que l'étiot cràno!

Po avà 'na moustatse et dè la berbiche, faut don que le cressè, et po cein totès lè frimousses sont pas parairès; po bin derè, l'est tot coumeint po on tsamp àobin on courti, deim lè z'ons tot vint bin et deim lè z'auto, rein ne pào crètrè. Po la barba l'est don lo mimo affèrè; à d'ài gaillà, le vint dza quand vont ào catsimo, que l'ein ont quasu atant què lo ministre et à d'ài z'auto, le ne vint què bin pe tard, quand passont l'écoula et que sont dza marià. L'est po cein qu'on sè fot dè leu po cein que n'ont papi on pài fou dezo lo piffre et l'est à cliào z'ique qu'ont dit que sont ein procès avoué lè z'ouyès. ***

A la recherche d'une chemise.

Un roi de je ne sais plus quel pays était depuis très longtemps malade. Les médecins ne pouvant parvenir à lui procurer le moindre soulagement, il envoya consulter un oracle qui répondit: « Pour que le roi guérisse, il faut qu'il porte pendant deux jours la chemise d'un homme heureux. »

Le roi fit chercher d'abord à sa cour, puis à la ville, l'homme heureux dont la chemise devait lui rendre la santé. Peine perdue! courtisans et citadins avaient tous à se plaindre de quelque un ou de quelque chose; tous étaient dévorés de désirs non satisfaits; aucun d'eux ne croyait avoir le bonheur en partage. Le roi, à qui l'on disait que tout le monde était heureux sous son règne, fut d'abord très irrité et très attristé de cette nouvelle. « Qu'on cherche dans les campagnes, ordonna-t-il, là du moins les gens heureux ne manquent pas! »

La plupart des courtisans se mirent aussitôt en route, autant pour fuir la mauvaise humeur du roi que pour faire preuve de zèle. Ils fouillèrent fiévreusement et scrupuleusement tout le royaume. Mais ce fut sans succès. Désespérés, ils revenaient rendre compte au roi de l'inutilité de leur long voyage, quand ils aperçurent, au milieu d'un champ, un homme qui chantait et dansait en même temps, et donnant des signes d'une joie sans mélange. Vite on s'approche de lui, et on l'entoure de peur qu'il ne s'échappe. « Es-tu heureux? » lui crièrent les courtisans, tous à la fois.

— Si je suis heureux! dit le paysan, fort surpris; je ne changerais pas mon sort pour celui du roi.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il était lié et déshabillé. Mais, hélas! cet homme heureux n'avait pas de chemise!

Un singulier restaurant.

Il y a de cela vingt et quelques années. Un voyageur de commerce quittait le train pour s'arrêter dans une station de la Côte. Aiguilloné par un ardent appétit, il fut heureux de lire sur une enseigne, à deux pas de là: *Buffet. Restaurant de la gare.*

Il entre et trouve à table le patron de l'établissement, sa femme et ses enfants, se régaland d'une excellente saucice grillée, exhalant ce parfum tout particulier à la charcuterie de campagne.

Notre voyageur, dont l'appétit s'aiguillait encore à cette vue et qui regardait le plat avec un œil d'envie, demanda à la bourgeoise s'il pourrait en avoir une ration.

— Monsieur, la saucisse nous ne la vendons pas, nous la gardons pour la maison.

Et disant cela elle s'en servit un gros morceau.

— Peut-être pourrez-vous alors me faire une bonne omelette, madame? reprit l'étranger.

— Oui, allez-y voir, les œufs qui sont à 1 fr. 40 la douzaine.

— Alors, madame, vous pourrez pourtant bien me donner un peu de pain et de fromage?...

— C'est comme vous voudrez... Asseyez-vous un moment pendant que je finis de diner.

Pour se débarrasser des souris. — On vient de découvrir, dit *L'Industrie taillière*, que le meilleur moyen d'écarter les souris de nos appartements était de répandre, aux endroits où ces rongeurs font leurs dégâts, quelques feuilles sèches de menthe poivrée. A défaut de feuilles ou de tiges, quelques gouttes d'un extrait de menthe réussissent très bien. Il paraît que cette odeur est aussi désagréable aux souris que l'est aux matous celle de l'essence de térébenthine. Au bout de quelques semaines, les souris quittent la maison pour n'y plus revenir.

Boutades.

Un monsieur, doué d'un physique peu agréable, ne se vantait pas moins d'avoir fait beaucoup de conquêtes. — Un soir, dans un bal, dit-il, j'ai fait tourner la tête à toutes les femmes.

— Oui, de l'autre côté, ajouta quelqu'un.

— Ah! que je me suis mal marié, disait un jour un paysan à l'un de ses amis. — Tu es bien heureux d'être si mal marié, lui répond ce dernier; pour moi, ce dont je me plains, c'est de l'être trop bien.

Peu de jours après son arrivée à la Bastille. Linguet voit entrer dans sa chambre un grand homme sec qui lui cause quelque frayeur.

— Qui donc êtes-vous, monsieur? lui demande-t-il.

— Je suis le barbier de la Bastille.

— Alors, vous auriez bien dû la raser.

Dans un duel, un des adversaire reçut une balle en pleine poitrine, mais le projectile s'aplatissant sur un écu qu'il avait dans sa poche de gilet ne lui fit aucun mal; ce que voyant un des témoins lui dit: « Eh bien, monsieur, vous aviez là de l'argent bien placé. »

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Fournitures de bureaux.

Faire-part.

Papier à lettre et enveloppes avec en-tête. — Factures. — Circulaires.

Cartes d'adresse et de visite.

Lausanne. — Imprimerie Guilloua-Howard.